

André Breton et moi.

Monsieur Moynet termine, enfin, son cours sur le mouvement surréaliste. Je me tourne vers Martin : « C'est pas trop tôt ». Il me répond en soufflant assez bruyamment. Le professeur tape sur le bureau et réveille la classe : « quand même un peu de respect, vous devriez être plus attentifs, c'est au bac et il ne reste qu'une semaine... ».

Ses yeux sortent de ses orbites, ses cheveux s'électrisent, il écarte les bras et arrive à la conclusion finale en déclamant : « André Breton termine son manifeste du surréalisme en 1924 par ces phrases : « c'est vivre et cesser de vivre qui sont des solutions imaginaires. L'existence est ailleurs ». C'est tout ». Il s'arrête, fier de son effet et s'assoit en silence jusqu'à la sonnerie de fin de cours. Toute la classe de 1G4 le regarde. Je fais mine d'applaudir. C'était tellement théâtral, franchement bravo Monsieur ! Pour le reste, je n'ai rien compris ou trop peut-être. Tout cela n'a pas vraiment de sens. Tout ne serait que « solutions imaginaires » et « l'existence ailleurs » mais où ? Franchement, cette fin me dépasse comme d'ailleurs tout le chapitre : le centre de recherche surréaliste de Paris, les origines dadaïstes, le sismographe de l'inconscient... et bien sûr les dessins spontanés, les collages au hasard et l'écriture automatique des champs magnétiques qui permettent de faire ou écrire tout et n'importe quoi. Cela sent l'arnaque mais comme nous l'a montré Monsieur Moynet cela a marché. Le surréalisme s'est imposé comme le mouvement artistique majeur du XXème siècle à la base de tous ceux qui vont suivre. Comme quoi, on peut faire n'importe quoi si on l'explique bien, ça passe. Je vais au moins retenir cela de ce chapitre et cela me servira pour le Bac.

À la sortie du Lycée, le sac sur l'épaule, je croise une affiche annonçant l'exposition sur André Breton à l'occasion des cent ans de son manifeste. Décidément, il me poursuit même dans la rue. Le titre est bien trouvé : « entre rêve et révolte », un bon résumé. Toutefois, après le cours de Monsieur Moynet, c'est assez drôle de voir que ces artistes révoltés sont aujourd'hui devenus la norme. Ils ont réussi leur révolution, plus personne ne les critique. Les œuvres de Magritte, Dali, Miró et les autres sont au panthéon. Je me demande si c'est vraiment ce qu'ils voulaient ? Pas si sûr, quand on est révolté, c'est la rage qui fait vivre. Cela doit être difficile d'accepter que l'on ne peut plus rien critiquer, que l'on prend la poussière au musée et qu'on est adulé par les personnes âgées.

Dans le métro, je croise une jeune fille avec un rat autour du cou. Elle me rappelle la souris blanche d'une des amoureuses de Breton mais celle-là ne déclame pas des vers de Rimbaud. Le surréalisme a ses limites aujourd'hui, la forme pas forcément le fond. De toute manière, moi, j'ai la chance d'être avec Sidonie, une jeune et jolie fille, qui n'a pas besoin de tout ça pour me plaire. Finalement, le cours m'a bien plus marqué que ce que j'en avais pensé au départ. Je regarde autour de moi, tout le monde est rivé sur son portable. Les lumières bleues concurrencent les néons du wagon. Je tape quelques mots : « le métro comme un dragon rugit au milieu des fées qui dévorent le cerveau des hommes. » Je modifie en enlevant toute référence au réel : « le dragon rugit au milieu des sirènes qui entraînent dans l'oubli les marins esseulés de cette traversée. » C'est donc ça l'écriture automatique, juste laisser parler son imaginaire et le laisser prendre le pouvoir. Pas si fous ces surréalistes, cela met le cerveau en route bien plus que de scroller à l'infini des vidéos dites « Reels » sur le portable.

L'imaginaire donnerait-il les clés pour expliquer le monde. Brusque retour à la réalité, j'ai manqué mon arrêt. Il va me falloir marcher plus d'un kilomètre pour rentrer.

À la maison, comme tout adolescent, je file dans ma chambre puis me jette sur le lit. Le dragon réapparaît. Il m'a suivi et est resté caché, attendant patiemment le retour de mon imagination. Il se tend comme un poulpe sur le plafond, ses membres disparaissent dans la brume de la peinture. Un message de Sidonie me sort de ma torpeur. Dommage, j'aurai bien aimé continuer de suivre l'évolution de la bête du métro et maintenant de ma chambre. Surtout qu'elle me demande seulement : « komencava Tom, alors ta journée ? ». C'est un peu fade face à un monstre polymorphe. Je ne peux pas lui expliquer mes pensées, elle me prendrait pour un fou. Je réponds simplement : « tkil et toi ? tu me mk ».

Ma mère m'appelle déjà pour dîner. Je coupe court à la discussion avec Sidonie et descend à la cuisine. Ma petite sœur, Anna, arrive, elle-aussi, mais en courant et on commence le repas. Mon père me pose sa question rituelle : « C'était comment le lycée ? ». D'habitude, j'évite de répondre mais là je sais que ça va lui plaire. En effet, il adore l'art contemporain et m'a entraîné, littéralement, depuis mon plus jeune âge, dans des expositions. Il fait, encore, de même avec ma sœur car comme il le dit toujours pour se justifier : « L'important c'est l'émotion que provoque une œuvre, inutile d'essayer de comprendre ». Je commence : « Aujourd'hui, Monsieur Moynet a fini son cours sur le surréalisme en beauté par le manifeste d'André Breton. Franchement, c'était pas mal du tout. J'espère que je vais tomber dessus au Bac de français. » Les yeux de mon père s'illuminent : « Quelle chance ! C'est vraiment superbe le surréalisme. Quelle révolution ! L'imagination, le rêve et la liberté. Si tu veux, on peut aller au Musée voir l'exposition du centenaire. Avec ta mère, on en avait envie, cela pourrait te plaire ? » Il ne fait plus attention à son assiette et va me chercher trois livres dans sa bibliothèque : « Tiens, le manifeste, c'est peut-être un peu aride mais bon à lire. En revanche, Fata Morgana, c'est court et tu vas te régaler, juste la magie des mots et de l'imagination. Enfin, tu sauras tout sur André Breton dans cette biographie surréaliste ». Je savais bien qu'en le lançant sur ce sujet, je ne pourrai plus l'arrêter. J'essaie de couper court : « Oh tu sais, le prof nous a tout expliqué et ce week-end j'ai déjà prévu d'aller au cinéma avec Sidonie ». En fait, j'aurai bien aimé aller avec eux, mais, à 17 ans, je préfère voir ma copine que de passer l'après-midi au musée avec mes parents. Je prends quand même les livres.

Ma sœur nous interrompt : « C'est quoi le rusmalisme ? ». Ma mère fait simple : « le surréalisme, ce sont des artistes qui utilisent l'imaginaire et le rêve pour écrire, peindre et faire des sculptures. » Candide, Anna fait mine de comprendre mais, après quelques minutes, reprend : « C'est quoi le surréalisme ? ». On est tous les trois dépités, cela va être difficile de tout traduire pour une enfant de cinq ans. Mon père lui montre le tableau de Dali qui trône dans la cuisine : « C'est ça le surréalisme ». Elle regarde : « C'est joli mais pourquoi y a une femme nue avec des tigres qui sortent d'un poisson et pourquoi les éléphants ont des échelles ». C'est vrai pourquoi ? Mon père conclut par un définitif : « et pourquoi pas ? » Anna le regarde, interloquée, et ne cherche plus à comprendre. Il est temps de déguster le dessert.

Je retourne dans ma chambre avec les livres de mon père. À mon bureau, je relis mes cours pour le lendemain. Après cette journée, j'ai une toute autre vision de l'exposé de Monsieur Moynet. J'ouvre ensuite la biographie d'André Breton et je ne comprends rien. Ce n'est pas juste son histoire, c'est surtout un écrit surréaliste qui décrit les

Années folles. Compliqué mais passionnant, des souvenirs autant du passé que du futur ! Je découvre surtout aussi les cabarets, le jazz, les photos de Man ray de la fête foraine ou de Kiki de Montparnasse et Nadja, la danseuse aux seins nus du théâtre ésotérique... Pour être totalement honnête, je ne lis pas vraiment. Je feuillette, m'arrête sur les photos et sur quelques passages. Quelle époque de liberté ! Je comprends mieux l'attachement de mon père, de Monsieur Moynet et des autres à ce mouvement artistique qui ne peut se séparer de son contexte. C'est d'ailleurs étrange que ce si bon moment de l'Histoire soit oublié par les programmes scolaires. Je ne me souviens pas qu'on ait parlé en 3^{ème} de cette frénésie et de la vie nocturne et artistique de l'entre-deux-guerres. Je me rappelle la montée des périls en Italie et en Espagne mais pas que les Français aient vécu si bien et si heureux. L'Histoire s'attache peut-être plus aux malheurs qu'au bonheur. Les gens heureux ont-ils une histoire ? En tout cas, André Breton en a une, bien heureuse, même si bien étrange, mêlant les époques et le temps.

Perdu dans mes pensées, je n'entends pas mon portable vibrer. Sidonie s'inquiète. Je ne lui ai pas écrit depuis deux ou trois heures. Je la rassure : « Dsl je faisais des recherches sur le surréalisme pour le Bac, c'est passionnant. Si tu veux, on ira à une expo ce WE ». Sa réponse est immédiate : « Ok, pkoï pas, ms jsp ke sa tombera pas, trop dur kom sujet ». On continue à se textoter toute la soirée. C'est comme cela aujourd'hui. J'aurai préféré qu'on aille au cabaret avec Breton et toute sa clique. À chaque époque, ses loisirs. En revanche, c'est assez drôle de voir que nos textos sont libérés de toutes contraintes d'orthographe ou de grammaire avec des émoticons à double sens. Je pourrai peut-être parler de cette orthographe surréaliste au Bac. Je me ravise vite, pas sûr que cela plaise au jury.

Le lendemain, c'est le dernier jour de Lycée avant les épreuves du Bac de français. On a de la chance d'avoir presque une semaine de révision et ce ne sera pas de trop pour relire toutes mes fiches. Monsieur Moynet nous conseille : « N'oubliez pas le Bac, c'est une épreuve pratique. Mobilisez vos connaissances mais surtout lisez bien les questions. Utilisez le brouillon et faites des plans comme on en a fait en cours. » On ressent la peur dans la classe. Stressé, je tape mon stylo sur le bureau et il se transforme en un serpent aux dents pointus qui serre ma main puis mon bras. Martin me donne un coup de coude, j'ai fermé les yeux juste une seconde. Retour à la réalité, le Bac est dans une semaine, il faut rester concentré. On reprend Victor Hugo, Baudelaire, Rabelais, La Bruyère, vu la masse de connaissance, cela laisse peu de place à l'imagination. Il faut retenir et éviter de laisser divaguer son esprit. La journée passe vite et on sent comme un air de vacances à la sortie. Enfin, pas vraiment, il faudra revenir pour passer l'examen, l'écrit puis l'oral.

Dernier week-end avant le marathon de préparation à l'examen, avec Sidonie, on en profite pour passer du bon temps : un petit film d'abord. J'arrive, ensuite, à la convaincre d'aller faire un tour à la fameuse exposition surréaliste. Une photo d'André Breton nous accueille : les cheveux en arrière, les yeux fixes et les mains posant ses lunettes. Sidonie continue sa route. Je me retourne, il me semble qu'il a bougé et qu'il m'a fait un clin d'œil. Encore un coup de mon imagination, ce n'est pas possible. Sur un panneau, une citation arrive bien à propos : « Ce n'est pas la crainte de la folie qui nous forcera à laisser en berne le drapeau de l'imagination ». Je préfère quand même ne rien dire.

Les photos des Années folles reprennent ma lecture de la veille. Même Sidonie est émerveillée par ces images de fête : « ça aurait été cool de vivre à cette époque ». Déjà convaincu, j'acquiesce bien évidemment. On arrive au point d'orgue de l'exposition la mise en parallèle d'extraits du manifeste avec des œuvres d'art. Parmi elles, la fameuse « Trahison des images » de Magritte mais aussi « Le carnaval d'Arlequin » de Miró ou « la chanson d'amour » de Giorgio de Chirico retiennent les visiteurs qui les mitraillent avec leurs portables. Sidonie reste un peu hermétique : « Une pipe c'est une pipe même si c'est Magritte qui l'a peinte ». Je reprends la formule de mon père : « l'essentiel n'est pas de comprendre mais de ressentir ». Elle me répond : « C'est quand même un peu n'importe quoi : ce gant de chirurgien à côté d'une statue grecque ». Elle n'est qu'au début du chemin. J'arriverai, sans doute, à la faire changer d'avis. Deux ou trois salles plus loin, c'est peut-être déjà le cas. Après avoir lu une citation d'André Breton : « Plus ne m'est rien, rien ne m'est plus, oui sans toi », elle m'embrasse sous les yeux « des Amants » de Magritte. Elle me glisse un tendre « je t'aime ». Je répète les mêmes mots comme un écho. C'est la première fois pour elle comme pour moi, et c'est grâce à André Breton. Avant de quitter l'exposition je le regarde dans les yeux et le remercie. Deux visiteurs passent, alors, leurs tickets entraînant deux bips qui sonnent comme un « de rien ». Malheureusement, on doit rentrer.

La semaine de révision accélère le temps. Le planning devant mon bureau s'enchaîne : reprendre les textes au programme, revoir les mouvements artistiques, relire les corrigés des sessions précédentes. Rapidement, on arrive à la veille de l'écrit. Il faut se coucher tôt pour être en forme même si avec le stress le sommeil a du mal à venir. Pour me détendre, je lis la Fata Morgana d'André Breton. Mon père avait raison, juste la magie des mots qui s'enchainent sans autre lien que l'imaginaire : « Mais les gens sont si bien en train de se noyer, Que ne leur demandez pas de saisir la perche ». Le sommeil me prend et m'engloutit. Sur la barque du Styx, je rejoins le Minotaure qui m'ouvre la porte d'une fête foraine. Ebloui par le flash de Man Ray, je me retrouve au centre de recherche surréaliste. André Breton me sourit : « Dans les méandres du labyrinthe, Tom, tu es au bon endroit, celui de ton imagination ».

Je me réveille, en sursaut, peu avant que mon portable ne sonne. C'est maintenant que tout commence avec en point de mire le Bac. Fin prêt, je me rends au Lycée avec Martin, embrasse Sidonie devant la porte et rejoins la salle d'examen. Le surveillant ouvre les sujets et nous les distribue. Je retourne la feuille en même temps que mes camarades et découvre le texte proposé pour le commentaire composé : Extrait d'André Breton, Manifeste du surréalisme, 1924. Monsieur Moynet avait raison de terminer son cours par ce chapitre. C'était prévisible : un centenaire se fête avec plus qu'une exposition. Ma main tremble un peu mais est saisie par celle d'André Breton qui s'assoie à côté de moi sur un trône antique. Il l'accompagne et je forme les premiers mots de l'introduction. C'est donc cela l'écriture automatique, une écriture guidée par l'imagination. Qu'elle me joue des tours ou non, je ne peux que réussir. En même temps, qu'importe le Bac puisque j'ai trouvé la clé de cet ailleurs, réel et imaginaire, où se trouve l'existence.